Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 6

Artikel: Repas monstre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253722

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Repas monstre

On peut donner de deux façons des chiffres fantastiques à propos des repas :

Ou bien l'on compte ce qu'une ville réclame pour la nourriture de ses habitants pendant un jour ou un an. Ou bien l'on calcule ce qu'un homme dépense comme nourriture en toute sa vie, et c'est ce que vient de chercher un Anglais.

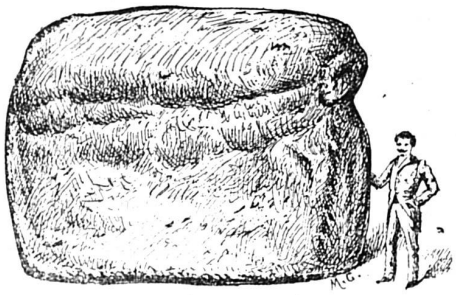
Evidemment, nous allons avoir des nombres considérables, mais comme il serait peut intéressant d'aligner des rangées de chiffres arabes, le chercheur a eu l'ingénieuse idée de concrétiser ses calculs et d'en faire des proportions. C'est original et cela plaît aux yeux.

Voici d'abord une première constatation : étant donné un estomac sain, un appétit ordinaire, un vie de soixante-dix ans, par exemple, on n'est pas peu étonné d'apprendre que, dans cet espace de temps, un homme mange et boit 1,280 fois son volume. Cela peut paraître impossible à première vue : la statistique est là.

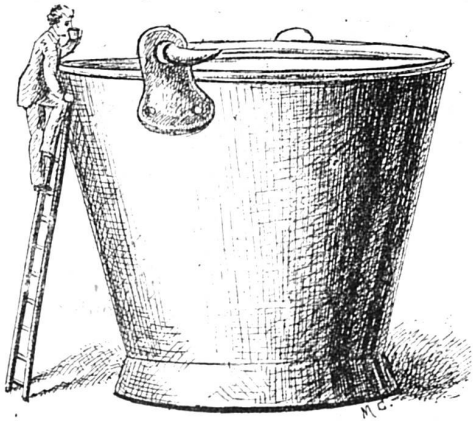
Géant représentant la nourriture absorbée par le petit homme en 70 ans.

Repassons, du reste, chaque chose en détail : pain, liquide, bœuf, légumes, dessert, etc.

Le pain d'abord, à qui revient l'honneur du premier rang, était l'aliment de tout le monde, de l'enfant et du vieillard, du pauvre et du riche. On compte que chacun mange en moyenne une livre de pain par jour, car si on laisse une partie aux autres dans les premières années de sa vie, on se rattrape plus tard. Eh bien! cela fait plus de 255 quintaux de pain pour la vie. Le pain ci-contre représente cette quantité. Si on voulait le renfermer, il faudrait une chambre de près de 400 m. cubes.



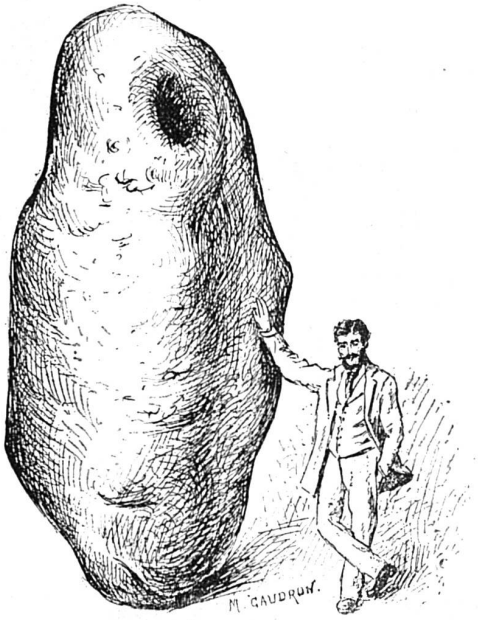
Le pain de toute une vie comparé à celui qui le mange



Le seau qui contiendrait le liquide absorbé pendant toute une vie.

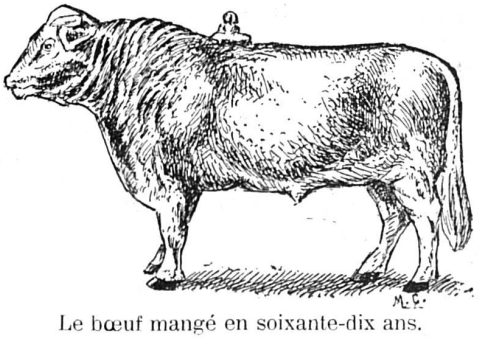
Pour la nourriture liquide, cela varie avec les nations, puisque les Français ont le vin : les Anglais, le thé : les Allemands, la bière ; les Irlandais, le wisky ; les Lapons, l'huile de phoque. Admettons qu'en moyenne chacun boive au moins deux litres par jour. Cette moyenne donne 730 litres par an et 51.100 litres en soixante-dix ans, ne pouvant entrer que dans un foudre de plus de 200 barriques ou dans un seau formidable, comme celui que nous représentons.

La pomme de terre est le plat le plus commun, même hors de l'Angleterre. Or, voici la quantité que chacun mange en soixante-dix ans ; elle est figurée par ce tubercule géant.



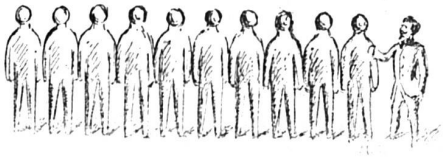
La pomme de terre comparée à celui qui la mange.

La viande n'est pas moins absorbée. En supposant que toute celle dont on se nourrit soit du bœuf, on pourrait se l'imaginer sous la forme de cet animal gigantesque, pesant 18.000 kilos et ayant 5 mètres de haut. Le bébé assis dessus représente les proportions entre le mangeur et le mangé.



Le bœuf mangé en soixante-dix ans.

Avec le bœuf, il faut le sel. Est-il exagéré de porter au compte d'un homme de soixante-dix ans 1750 kilos de sel, soit 25 livres par an ? Alors, on en a assez pour faire dix statues semblables à la femme de Loth.

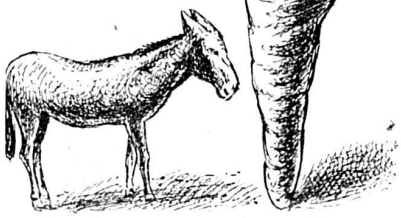


Les dix statues de sel dévorées en une vie.

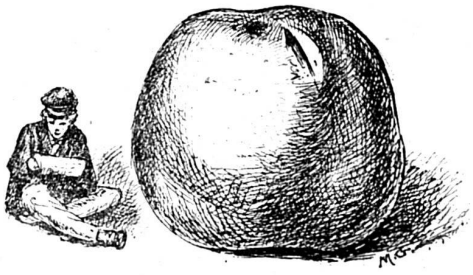
Les légumes pourraient être représentés par une carotte un peu moins grosse que celle-ci, absorbée par un âne ; mais elle serait aussi énorme, si elle renfermait choux, poireaux, salsifix, haricots, pois, salades, etc. Si l'on veut énumérer ce qui peut encore se manger, ce n'est pas fini.

Supposons qu'on prenne par jour, au lieu de viande, une demi-livre de poisson, on en aura avalé, au bout d'une vie de soixante-dix ans, 5000 kilos. Quelle baleine!

Si vous préférez les œufs, un homme ne commence à en manger qu'à dix ans — simple supposition — et n'en mangeant que deux par jour — autre hypothèse — en aura mangé 43.800 en soixante ans, à raison de 730 par an. S'il n'en prend que quatre par semaine, cela lui fera néanmoins 12.485.



Carotte mangée par un homme ou par un âne.



La pomme et celui qui la mange.

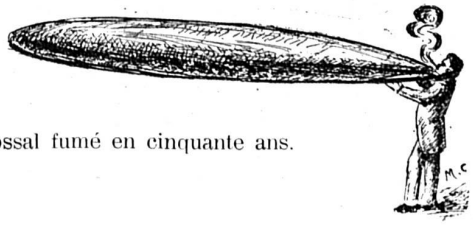
Passons au dessert. L'ensemble des fruits mangés par un homme en soixante-dix ans correspond aux proportions relatives de la pomme dessinée ici et du personnage qui va la goûter, comme Adam autrefois.

Le repas se termine ordinairement par du tabac. De vingt ans seulement à soixante-dix ans, le fumeur, à raison d'une demi-douzaine de cigarettes par jour, en aura fumé 111.000. Cette quantité de tabac nous donnera une cigarette ayant 5 mètres de hauteur et 1 m. 30 ou 1 m. 40 de diamètre.

Si le tout était transformé en un seul cigare, il pèserait une tonne, et aurait plus de 5 mètres de longueur et 70 centimètres de diamètre. Il faudrait donc une machine à vapeur pour établir le courant entre la bouche du fumeur et l'extrémité de ce cigare, une fois allumé.

Voilà ce que la statistique a trouvé.

La cigarette fumée en cinquante ans comparée au fumeur.



Cigare colossal fumé en cinquante ans.

RAVAGEAU

Au temps où j'étais un infatigable coureur de bois, j'avais lié d'amitié avec Michel Trinquesse, le berger de la friche de Vivey. Cette friche onduleuse et grise étend pendant des lieues sa nudité pierreuse entre les derniers villages de la montagne langroise et les versants où commencent à moutonner les premières forêts bourguignonnes. Ça et là, d'antiques buissons d'épine noire ou quelques poiriers sauvages en rompent seuls la monotonie et servent de points de repère aux piétons qui s'y aventurent pour raccourcir leur chemin. Aucune route ne la traverse ; chacun s'y fraie un sentier à sa guise, et il faut une longue habitude ou un flair particulier pour ne pas s'y égarer. A l'heure du couchant, cette lande ne manque pas d'une âpre beauté : les forêts lointaines l'encadrent de vaporeuses lisières violettes ; les ombres des moindres touffes de genévriers projettent sur ces ondulations empourprées de grandes hachures noires ; dès que le soleil a disparu, ces couleurs se fondent en une teinte grise veloutée, d'une douceur mystérieuse et propice au rêve. L'hiver, sa physionomie devient tragique, quand le vent de bise balaie sans relâche ses pelouses raidies par le gel, quand ses buissons se couvrent de givre et que, dans le silence crépusculaire, des hurlements de loups montent, lugubres, du fond des bois effeuillées.

Le berger Trinquesse était le roi de la friche de Vivey. En toute saison, je l'y rencontrais, coiffé de son feutre en cloche, drapant son maigre corps de quinquagénaire en sa limousine brune et poussant son troupeau vers de problématiques pâtis. Il ne payait pas de mine, avec son visage renfrogné, ses petits yeux de renard, son nez en bec d'oiseau et sa barbe rousse mal plantée ; mais ces longues stations contemplatives emmi la lande solitaire, l'avaient rendu observateur, lui avaient donné un tour d'esprit philosophique et raisonneur. Ayant acquis une connaissance approfondie des simples qui poussent en forêt, il s'en servait pour médicamenter les bêtes et parfois les gens. Aussi les paysans des entours le tenaient-ils pour sorcier, il en riait avec moi, tout le premier, quand je venais fumer ma pipe près de lui.

« Sorcier ! me disait-il en se gaussant, je le suis tout de même un peu davantage qu'eux, car ils sont plus brutes que mes moutons. Quand ils ont besoin de moi, ils me flagornent ; dès que je les ai tirés d'affaire, ils me traitent de méchant *jeteux de sorts*, et, pour un peu, ils me brûleraient vif, comme dans le temps passé. Ne trouvez-vous pas, monsieur, que souventes fois les animaux ont plus de cœur et moins de vices que les gens ? Moi, je pense que, s'il y a un ciel là-haut, certaines bêtes auraient plus de droits au paradis que bien des chrétiens. Tenez, par exemple, j'ai eu pendant dix ans un chien nommé Ravageau, avec lequel je vivais de pair à compagnon et qui montrait plus d'esprit et de sentiment que le meilleur des hommes. — C'était un danois mâtiné de griffon, quasi haut comme un petit âne, agile comme un écureuil, et fort comme un taureau. Son poil gris fer frisait ainsi qu'une toison, sa tête solide se terminait en un museau fin aux crocs terribles et ses yeux fauves flambaient comme braise. D'un coup de mâchoire, il vous décarcassait un loup, comme il eût fait d'un simple lapin. Et doux avec çà, nullement hargneux ; il n'avait qu'à regarder les moutons, pour les faire obéir recta.